

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 23 JANVIER 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Causerie : Il y a cinquante ans, par Benjamin Silla.—Études de mœurs : Le bon garçon, par Wilfrid.—Poésie : La langue française, par Gérard.—Le rosier, par Eugène P.—Légendes gauloises et rêverie : Prenez patience ; Pourquoi il y a des puces au monde, par Paul Calmet.—Notes et faits.—Biographie : Alphonse Lusignan, par E.-Z. Massicotte.—Mgr Freppel.—Nos gravures.—A propos d'une correspondance, par Germain Beaulieu.—Primes du mois de décembre : Liste des réclamants.—Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite), par Louis Tesson.—Carmen (suite).—Problèmes d'Échecs et de Dames.

GRAVURES.—Montréal : Plan de la statue du monument Maisonneuve.—Portraits de M. Alphonse Lusignan et de Mgr Freppel.—Incendie du navire *Abyssinia* en mer : Sauvetage des passagers.—Vers le Pamir : La poste russe.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

CAUSERIE

DEPUIS CINQUANTE ANS

* * Il n'est pas bon de dénigrer le passé, car ce serait de l'ingratitude. Sans le passé, que serions-nous ? Des sauvages. Pas ne voulons être autant arriérés. Alors donc, sans renier les jours de nos braves ancêtres, il est permis de parler des nôtres et de les comparer un peu les uns les autres.

Le monde marche, parfois à béquilles, et assez souvent sur des échasses. Notre siècle a choisi cette dernière pratique ; pourvu qu'il ne se casse pas le nez, il ira loin.

Les enfants sont les premiers à nous mettre sur la piste de la réflexion. Tout ce qui leur apparaît leur semble ancien. Nous voilà beaux, nous autres, qui croyons que tout est récent et que nous l'avons vu commencer ! C'est en écoutant les jeunes que je me suis rémémoré tout ce chapitre, neuf comme la lune, où je me perds à dire que cela et ceci et cette autre chose ne sont venus au monde qu'après ma naissance. Nos ancêtres ne se seraient jamais doutés de mon embarras, car les nouveautés chez eux étaient rares et bien définies.

Est-il vraiment neuf notre siècle ? Oui, puisqu'il a débuté au berceau de chacun de nous. Dites, quels sont les siècles qui vous appartiennent ? Pas un, n'est-ce pas, sauf le demi-siècle où vous vivez. Cela vous donne le droit de vous vanter de votre importance !

Je suis très sérieux et très rieur sur ce sujet. Ce que j'ai vu me prouve la nécessité de faire des comparaisons entre les choses un peu anciennes et les nouvelles, afin de juger des perfectionnements

survenus un peu partout depuis deux ou trois quarts de siècle. Va sans dire que j'incline pour les nouveautés ; il sera toujours temps de reprendre les vieilles manières, car si elles sont bonnes nous irons à elles ou elles reviendront à nous.

En morale, je ne trouve rien de nouveau à signaler. Fixons plutôt nos souvenirs dans l'ordre matériel, notre monde a bien changé sous ce rapport. Il était ce qu'il n'est plus, en quelque sorte. Un élan formidable s'est produit vers l'inconnu, ce qui a disloqué le corps social et provoqué des transformations.

Retournons à 1840, par exemple. Lisez les journaux de ce temps. Vous vous y trouverez dépayés, — je parle aux jeunes, — attendu que tout roulait alors sur des affaires différentes de celles de notre situation actuelle. Celui d'entre nous qui se souvient de ces jours d'autr-fois est amené à des réflexions assez curieuses ; il vit actuellement dans un monde autre que celui de sa jeunesse, un monde en apparence semblable, — pas pareil, mais le même cependant. Tout change et tout se recompose avec le temps — avec peu de temps en ce siècle — c'est la raison des remarques qui vont suivre.

* * Couper le grain à la faucille, à la poignée, le coucher sur le champ, le ramasser en javelle avec des rateaux, le battre à grand renfort de bras, s'épuiser la constitution à labourer la terre, puis à y semer l'espoir de la prochaine récolte, c'était l'ancien système. Les machines ont modifié tout cela. L'homme est devenu le roi de la création, puisqu'il n'a qu'à ordonner pour la voir produire. C'est donc une conquête de notre temps, qu'il faut enregistrer. Les premières machines à battre le grain, le couper sur pied, le ramasser, faisaient sourire des hommes que je croyais très intelligents et qui n'étaient que de vilains routiniers, comme il s'en voit encore.

La chandelle de six et la chandelle de quatre avaient du bon — mais pas autant que le gaz d'éclairage et la lumière électrique ! Nous avons appris le *B A ba* sous un lumignon enveloppé de suif ; nous écrivons le présent article sous les effluves de l'astre électrique. La nuit sombre, ténébreuse, effrayante, n'existe plus, et sans faire de la nuit le jour, dans le sens des viveurs qui mangent leurs fortunes entre deux soleils, nous avons de quoi nous moquer de Louis XIV et de ses douze cents chandelles allumées à un bal de Versailles. Le roi-soleil n'avait qu'une mèche de coton.

* * Jadis, pour traverser les rivières, il y avait des bacs. Plus tard on inventa les *horse boats*. Nos ponts valent mieux que cela. Laissez-moi vous dire que, dans les lettres de voyages de Mgr Plessis, qui visita la France et l'Italie en 1819, lettres inédites, il est parlé de l'absence des ponts dans les pays qu'il parcourait ; il en rit, tout en plaignant les populations qui souffrent de ce manque de transport. Sa bonne humeur lui fait sans cesse comparer le Canada avec les contrées européennes. Ce qu'il observe, ce qu'il dit n'a rien perdu de sa valeur : nous sommes le peuple constructeur de ponts ; de plus nous donnons l'exemple aux perceurs de tunnels, car notre méthode est la meilleure du monde entier.

M. Merritt, parlant en présence de la législature, disait : " Nous devrions utiliser les navires à vapeur qui commencent à voyager d'Europe en Amérique. Une subvention du gouvernement de Québec amènerait deux ou trois de ces vaisseaux dans notre fleuve, chaque été, et voyez quel bien-fait pour nous ! "

Cinquante ans après M. Merritt, nous voyons deux ou trois navires à vapeur remonter le fleuve, chaque jour de l'été, portant au Nouveau Monde des produits, contre lesquels ils échangent ceux de notre Canada.

Il est juste d'ajouter que M. Merritt passa pour un visionnaire en son temps.

Vers 1817, un membre de la Chambre des Communes d'Angleterre disait que, si des émigrants étaient expédiés au Canada, il faudrait leur envoyer de la viande et de la farine pour subsister, vu que le pays était à l'état sauvage. C'est nous,

à présent, qui envoyons des céréales et du bœuf et des moutons et du beurre et du fromage et des pommes aux marchés de Londres.

* * Nous n'avions pas d'aqueduc, rien que des puits ou le service des porteurs d'eau, hélas ! peu ragoutant. Et le breuvage de notre premier père coûtait le prix ! Par un coup de baguette, la fée moderne a donné à chaque maison un robinet ; quel fleuve ! De l'eau à laver tout le monde, on n'en revient pas. Les jeunes s'imaginent que cela a toujours existé. Avoir le Saint-Laurent dans sa chambre était un rêve, qui vient d'être fait réalité. Inclinez vous, fière jeunesse — et redoublez d'ardeur pour l'eau claire.

Quinze sous de port une lettre ordinaire entre Québec et Montréal. Des faiseurs de calculs demandaient que le taux fut réduit à six sous. Horreur ! Nous l'avons amené à un sou, pour la plus grande gloire de ceux qui écrivent : " A mon fils, commis en ville. " Il y a même un bureau qui s'occupe de retrouver l'adresse oubliée des destinataires. Le fils en question ne tarde pas à recevoir des nouvelles de sa famille.

* * Une couture à la main, quoi de plus beau ! Des rêveurs, cependant, voulaient coudre à la mécanique. Ces fous d'inventeurs ! Pourquoi pas chercher le bâton à un seul bout, la corde à virer le vent ou la fleur qui ne fauche jamais ? On est parvenu, néanmoins, à coudre assez proprement une foule d'articles qui se vendent en magasin et se portent très bien. Sont-ils drôles ceux qui ne veulent jamais croire que l'humanité fait un pas en avant chaque fois qu'elle remue ! Laissez donc l'humanité tranquille : elle est conduite par plus fort qu'elle-même. Et puis, elle se moque bien de vous ! Suivez la doucement pour avoir l'air de la comprendre.

Les rues étaient sales, non égouttées, puantes, sans trottoirs, sans nivellement. Cela nous semblerait tout à fait convenable. A présent, elle sont dix fois mieux, mais nous les voulons dix fois meilleures, et nous n'avons pas tort. Faites nous des allées de plaisance, nous payerons double contribution. Rendez la vie en plein air agréable, les gens en santé vous le demandent. Ceux qui n'ont pas de santé n'ont rien à demander, mais ils sont avec nous et désirent que l'on fasse des villes habitables, et ils séjourneront en ce monde plus longtemps ; autrement ils le quitteront vite !

Les arbres, c'étaient bon pour les forêts, pas d'ombrage dans les villes ! Petit à petit, on a planté le long des trottoirs de jolis alignements de verdure qui forment un parasol continu, durant la saison des chaleurs. Nous demandons que toutes nos villes se remplissent de branches feuillues, hautes, verdoyantes, pour le plaisir des yeux et pour abriter nos têtes échauffées par le soleil de la canicule. Allez-vous nous accorder cela ? Peut-être que non. Craignez, pourtant, d'être appelés rétrogrades, c'est un mot terrible, qui vous prive du suffrage populaire. Méditez sur la question des arbres d'ornement.

A toute heure, tout moment de la journée, il fallait partir en ville pour voir l'épicier, le boucher, le marchand de batiste, le vitrier, que sais-je ? Aujourd'hui, on se parle par téléphone. Il n'y a pas d'affaire, si pressée qu'elle soit, qui ne se règle par le fil téléphonique. Les amoureux même ont adopté cette broche pour parer aux circonstances imprévues.

* * " Un chemin de fer partira un jour de Québec et ira rejoindre le Haut-Canada " Voyez-vous comme ce projet était impossible ? Il l'était tellement que j'ai entendu un orateur s'écrier : " Pas un enfant, parmi ceux qui sont au berceau, ne vivra assez longtemps pour voir ce merveilleux ruban de fer et les locomotives qu'il portera. " Quinze ans plus tard, cet entêté montait en chemin de fer — première classe — pour aller voir sa tante à l'ancien bout du monde : à Montréal.

Les journaux annonçaient que l'on avait imaginé une machine à écrire et qu'elle allait être mise dans le commerce. Un long éclat de joviale